

ERIC
MERCIER
FAUVES



Fauves



DU MÊME AUTEUR

Dans la peau de Buffet,

Éditions Anfortas, 2018

Premier prix du premier roman

du salon du livre de Draveil 2019

Années 50, la jeune peinture, Éditions Artacatos, 2010

Tome 1 : *L'alternative figurative*

Tome 2 : *Panorama de la jeune peinture*

ÉRIC

MERCIER

Fauves

**Éditions
de La Martinière**

Pour contacter l'auteur : e.mercier94@gmail.com

ISBN : 978-2-7324-9522-4

© 2021, Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Marthe

« Je lègue à mes amis
Un bleu céruléum pour voler haut
Un bleu de cobalt pour le bonheur
Un bleu d'outremer pour stimuler l'esprit
Un vermillon pour faire circuler
le sang allègrement
Un vert mousse pour apaiser les nerfs
Un jaune d'or : richesse
Un violet de cobalt pour la rêverie
Une garance qui fait entendre le violoncelle
Un jaune barite : science-fiction, brillance, éclat
Un ocre jaune pour accepter la terre
Un vert Véronèse pour la mémoire du printemps
Un indigo pour pouvoir accorder l'esprit à l'orage
Un orange pour exercer la vue
d'un citronnier au loin
Un jaune citron pour la grâce
Un blanc pur : pureté
Une terre de Sienne naturelle :
la transmutation de l'or
Un noir somptueux pour voir Titien
Une terre d'ombre pour mieux accepter
la mélancolie noire
Une terre de Sienne brûlée
pour le sentiment de durée. »

Testament, Maria Helena Vieira da Silva

Prologue

Été 1989

Des senteurs de bois vermoulu. Un cabanon de jardin crasseux où joue une frêle petite fille. Quel âge a-t-elle ? Dix ans, tout au plus. Elle s'est approprié ce lieu où ses peurs ne pénètrent jamais. Son paradis sur terre.

Des rais de lumière se faufilent par l'entrebâillement de la porte et illuminent ses poupées qui se transforment en personnages de contes de fées. Elle leur a concocté une collation de baies du jardin. Quelques mûres et framboises qui ont échappé au bec des merles affamés. À chaque fois que ses yeux sombres croisent ces chardeurs, elle les effraie en leur jetant des cailloux. Rien n'y fait. Ces effrontés sont des pillards impénitents.

L'après-midi tire à sa fin. Bientôt maman Charbois rejoindra sa fille. Aussitôt les poupées perdront leur langue avant de retourner dans le coffre à jouets. La prochaine fois, elle leur fera faire le tour du jardin pour cueillir un bouquet de fleurs. Un vaste jardin à l'ancienne avec un potager et des arbres fruitiers, où un vieux pommier aux branches étayées règne en maître.

Tout à coup des aboiements rauques la font sur-sauter. La gamine abhorre ces deux molosses hideux.

Que font-ils là ? Comment sont-ils entrés ? Surprise, elle saisit un vieux casier à bouteilles afin de hisser sa frimousse à hauteur de la fenêtre décatie du cabanon. De ses mains chétives, elle s'efforce de dissiper le voile de poussière qui recouvre l'unique battant piqué des vers. Une araignée velue et repue s'enfuit. La peur s'installe.

Campée sur le perron de la maison, maman Charbois pousse des cris et fait de grands gestes mais sa voix est couverte par les aboiements qui redoublent d'agressivité. Malgré la touffeur ambiante, la petite fille tremble. Son cœur bat la chamade. Un drame se noue. Soudain, les deux chiens se précipitent sur sa mère qui s'effondre sur le sol. Elle continue de hurler. Cris inhumains. Ceux d'une femme impuissante à échapper à deux monstres. Cris de douleur. À cause des crocs lacérant les chairs. Brusquement l'un des molosses la saisit à la gorge comme ferait un léopard avec sa proie. Un dernier cri. Elle ne se débat plus. Elle agonise. Son corps est parcouru de convulsions. Son regard se fixe définitivement. Le silence.

Un homme surgit, attifé d'un jean délavé et d'une chemise à carreaux. La gamine le reconnaît : elle l'a déjà croisé plusieurs fois sur le chemin de l'école quand il promenait ses deux monstres. D'un sifflement il les rappelle.

La petite est tétanisée. Surtout ne pas crier. De toute façon aucun son ne sortirait de sa gorge. Elle est blême.

Une voix retentit :

– Il faut mettre la main sur la petiote. Jette un œil dans le jardin. Moi, je fouille la maison.

Un deuxième homme apparaît, plus grand que le premier. Yeux bleus, mèche indocile qui lui barre le front. Aucun doute, ce sont bien les deux frères qui habitent le voisinage. D'ordinaire, ils ont toujours un petit mot gentil pour elle. Aujourd'hui, c'est différent.

La gamine se remémore les conseils de son père quand tous deux fuyaient la police. Lentement, elle descend du casier, s'empare de ses poupées et de leurs couverts et se glisse sous la vieille bâche de plastique qui l'hiver venu, couvre le tas de bois de chauffage. Surtout pas un bruit. Respirer le plus lentement possible. Des pas se rapprochent. La porte du cabanon grince. Sa gorge se noue. Les secondes durent une éternité. Elle n'y tient plus. Quand l'intrus s'éloigne, elle est trempée. Et pas seulement de sueur. Peu importe. Elle demeure immobile.

Un véhicule fait crisser les gravillons de l'allée. Le moteur s'arrête. Elle entend des paroles sans en saisir le sens. Des voix d'hommes. Peut-être les secours ? Que faire ? Elle décide de sortir de sa cachette. À pas de loup, elle s'approche à nouveau de la fenêtre. Les deux frères sont toujours là. Que chargent-ils dans leur fourgonnette ? Elle met un temps à comprendre qu'ils emportent les tableaux de maman Charbois, ceux qu'elle dissimulait dans le grenier. Elle se souvient les avoir découverts un jour en explorant les soupentes avec ses poupées. Leurs couleurs lui avaient paru trop vives, d'autant qu'à son âge, on n'a que faire de vieilles croûtes.

Elle sanglote. Maman Charbois est partie au ciel. L'enfance ne devrait-elle pas être le temps de l'insouciance, des rires joyeux et des barbes à papa ? Celui des câlins, pas celui de la mort qu'elle a déjà bien trop côtoyée pour son âge.

Première partie

Les cochons de Vincennes

1

Les gyrophares lancent des éclairs.

À mes côtés, le capitaine Laetitia Roux, qui a rejoint le groupe quelques mois plus tôt. À peine sommes-nous descendus de voiture qu'un brigadier de la BAC nous indique l'étable située derrière le bâtiment principal de la Ferme du bois de Vincennes. Sa mine sombre ne présage rien de bon.

Un peu plus loin, un second brigadier se dirige vers nous. La gueule des mauvais jours. Des cochons étendus sur des brancards sont chargés dans une fourgonnette par des techniciens de la police scientifique en tenue de protection blanche, charlotte sur la tête. Ce spectacle surréaliste prêterait à sourire sur le tournage d'un film de série B. Mais nous sommes sur une scène de crime.

– Bonjour. Brigadier-chef Beauvais.

– Bonjour. Commandant Vicaux et capitaine Roux de la brigade criminelle. Vous nous faites un topo, brigadier ?

– On a été appelés il y a deux heures. Je vous la fais courte, commandant : un type a été dévoré par les cochons de la Ferme.

Il marque une pause, comme s'il allait vomir.

– J'ai l'habitude d'en voir des vertes et des pas mûres, reprend-il. Mais j'ai encore le cœur renversé. Jamais je n'aurais imaginé ça.

– Il s'agit probablement d'un accident, dis-je. Le bois de Vincennes est un repaire de putes et de sans-abri. La victime devait être complètement bourrée et chercher à s'abriter de la pluie pour la nuit.

– Vous avez déjà vu un mec à poil se promener dans une étable sur les coups de minuit, commandant ? Ou alors il avait plus de quatre grammes d'alcool dans le sang, et il avait bouffé des champignons hallucinogènes.

Je n'ai rien à opposer à cet argument. Le brigadier poursuit :

– Non, ce n'est pas un accident. La victime a été donnée en pâture aux cochons, et il n'en reste que des lambeaux. Seules la tête et une partie du thorax ont été épargnées. Ces putains de bestioles ont même bouffé les os ! Je prendrais bien un petit remontant.

Si j'en juge par sa couperose, le brigadier Beauvais a souvent besoin d'un remontant.

– Qui a découvert la victime ?

– Une jeune beurette. La pauvre est en état de choc. Ce n'est pas ça qui va la rabibocher avec les cochons !

Allez lui expliquer qu'on ne dit plus « beurette » et qu'arabe ne signifie pas musulman...

– Aïcha Boumediene, c'est son nom. Elle travaille à la Ferme depuis peu et s'occupe de nourrir les animaux. Vous la trouverez dans la grande salle près de l'entrée. Je doute qu'elle soit très bavarde ce matin. Comme je vous l'ai dit, le corps est en charpie. On a dû faire appel à un vétérinaire de Maisons-Alfort

pour abattre les porcs avec un fusil hypodermique, sinon il était impossible de l'approcher.

– Le légiste est encore là ?

– Non, il est parti il y a cinq minutes.

– Vous avez retrouvé les vêtements de la victime ?

– Deux collègues sont en train de fouiller les bâtiments et les champs avoisinants, mais pour l'instant ils n'ont rien. Ce n'est pas de la tarte, la Ferme fait plusieurs hectares. Il faudrait qu'on soit plus nombreux, mais vous savez ce que c'est, question effectifs, tout le monde est sur la corde raide.

Laetitia prend pour la première fois la parole :

– La victime n'a pas été identifiée ?

– Un homme. Plutôt âgé. Je dirais la soixantaine.

À part ça, nada.

– Des traces d'effraction ?

– Non. Mais à l'arrière du bâtiment la clôture est vétuste. On entre ici comme dans un moulin.

– Merci, brigadier-chef. On prend les choses en main.

Je me tourne vers Laetitia, quand une voix m'interpelle :

– Salut, Vicaux ! Tu arrives quand le boulot est terminé, comme toujours.

– Salut, Laumel !

– J'ai rarement vu une scène de crime aussi nau-séabonde, dit-il d'un ton grave.

Alexandre Laumel est un vieux de la vieille, reconnaissable à ses bacchantes d'officier de cavalerie et à son accent rocailleux. Il a rejoint la police scientifique quand j'ai été nommé à la Crim'.

– Je croyais que tu préparais tes cartons pour Saint-Jean-de-Luz.

– La quille est dans vingt jours, mais je compte bien bosser jusqu’au dernier moment. Tu vas devoir me supporter quelque temps encore.

– Tu nous manqueras, Laumel. Bon, qu’est-ce qu’on a ce matin ?

– Pas grand-chose. Rien ne dit d’ailleurs que le meurtre ait été commis ici. Tout a été foulé et souillé. Il y a des excréments et de la pisse de cochons partout. J’ai rarement vu ça. C’est moche.

Laumel est un professionnel aux propos mesurés. Dans sa bouche, « moche » signifie quelque chose du genre « j’ai rarement vu une boucherie pareille ».

– D’après le légiste, la mort est survenue hier entre 22 heures et minuit, complète-t-il. On a effectué toute une série de prélèvements : des cheveux, des fibres. Mais dans une étable à cochons fréquentée par le public, je doute que ce soit fructueux. On a tout passé aux UV et fait des relevés d’empreintes au cyanoacrylate. Pour ce qui est de la victime : blanc, caucasien, sexe masculin, plutôt âgé, de frêle constitution. Pour son ADN, pas de soucis, mais il faudra se passer de ses empreintes digitales.

J’en déduis que les cochons ont aussi mangé les doigts de la victime.

– On a relevé de très nombreuses traces de pas dans l’allée et autour de l’enclos. J’ai fait des moulages, mais certainement en pure perte. Avec tout le passage qu’il y a eu ici ce week-end... Laisse-nous jusqu’à demain, le temps de tout analyser. On ne sait jamais, il ne faut pas exclure une bonne surprise. Je dois y aller Vicaux, j’ai un pendu qui m’attend du côté de Villiers-sur-Marne.

– Dis-moi juste une chose. J’ai loupé le légiste. Qui est intervenu ?

– Huriet.

Enfin une bonne nouvelle.

– Merci, Laumel. J’attends ton rapport. Fais au plus vite.

Les techniciens attendent que nous ayons visualisé la scène du crime pour enlever les restes du cadavre et les faire transporter à l’Institut médico-légal. Je me tourne vers Laetitia et désigne l’enclos du regard. Elle m’emboîte le pas.

Le spectacle est effroyable. Une masse informe baigne dans une gelée noirâtre. Du sang coagulé. Des lambeaux de corps humain. Rien n’a échappé à la voracité des cochons. Plus de membres ou presque. Les os rognés jusqu’à la moelle. La verge et les testicules dévorés. Le visage, avec des yeux d’un bleu cristallin tragique, miraculeusement épargné. Les yeux d’un damné que personne n’a eu la décence de fermer. Le spectacle est nauséeux. L’odeur des excréments des porcs gavés mélangée à celle du sang est insupportable. Celle de la mort, aussi. Pas la moindre trace de textile. L’homme a été dévêtu. Un homicide, cela ne fait aucun doute. Dans le registre macabre, je pensais avoir tout vu – corps dépecés, éviscérations, mutilations, décapitation –, mais un homme dévoré par des cochons à deux pas de Paris manquait à mon album souvenirs.

Je ne peux m’empêcher d’avoir une pensée pour cet inconnu. Quoi qu’il ait fait de sa vie, même s’il a vécu dans la violence, rien ne justifie une fin aussi horrible. Était-il conscient quand il a échoué ici ? J’en frémis. Comment peut-on être capable d’autant de cruauté ?

– Venez, Laetitia, nous n’apprenons rien de plus ici. Le mieux est d’attendre les résultats des analyses

et le rapport du légiste. Voyons ce que nous pouvons tirer d'Aïcha Boumediene et du directeur de l'établissement.

– Un instant, commandant.

Laetitia reste figée dans l'enclos, l'air concentré. Comme dans l'attente d'une révélation.

– J'ai zappé quelque chose, capitaine ?

– Ce visage ne m'est pas inconnu. J'ai l'impression de l'avoir déjà croisé, mais je n'arrive pas à me souvenir précisément quand.

– Dans l'état où il est, vous devez faire erreur. Peut-être s'agit-il seulement d'une vague ressemblance...

– Je ne crois pas, son visage est intact.

– N'y pensez plus, cela vous reviendra plus tard.

2

Aïcha Boumediene nous attend dans la petite cuisine qui jouxte le local où les visiteurs participent à des animations pédagogiques. Le programme de la rentrée est affiché au mur sur une ardoise : comment tondre un mouton, teinter la laine, réaliser des confitures. La jeune femme, assise sur un banc, se tient la tête entre les mains. À notre arrivée, elle sursaute et lève le regard vers nous. Un joli brin de fille d'une vingtaine d'années, guère plus. De longs cheveux bruns ondulés enchâssent son visage où ses yeux sombres brillent comme deux cabochons d'onyx. J'y lis, malgré les circonstances, une certaine détermination.

Les présentations faites, je m'enquiers de son état. D'un air crâne, elle assure être à même de répondre à nos questions. Elle a besoin de parler.

– Ce matin, j'étais en retard, il y avait encore un problème sur le RER. Mais le directeur a été compréhensif. Lorsque je suis arrivée, je suis allée cueillir des pommes pour nourrir les cochons. Au début, ils me faisaient peur, mais je commençais à m'habituer à eux. Puis j'ai ouvert la porte de l'étable, j'allais leur balancer les fruits quand je me suis aperçue

qu'ils étaient déjà en train de manger. Je me suis approchée un peu plus près. J'ai vu une main puis un bras. Les bêtes se battaient presque pour l'avoir. Et là, j'ai complètement paniqué. J'ai lâché le seau et j'ai hurlé.

À l'évocation de la scène, son visage se décompose comme un vieux parchemin exposé à la lumière. Laetitia va lui chercher un verre d'eau qu'elle avale d'un trait. Elle reprend timidement des couleurs.

– Un collègue m'a entendue et est venu à mon secours. Ensuite, la police est arrivée. Tout est allé très vite.

– Ça fait longtemps que vous travaillez à la Ferme ? demande Laetitia.

– Non, j'ai été embauchée il y a une semaine. J'étais contente, c'était mon premier vrai boulot avec un vrai salaire. Je n'ai pas eu la chance de faire beaucoup d'études et j'aime le contact avec les animaux. Mais ce que j'ai vu ce matin, ça m'a dégoûtée.

– C'est compréhensible, dis-je.

– Comment on peut faire ça ?

– C'est ce que nous allons tenter de découvrir. Et vous n'avez rien remarqué d'anormal ces derniers jours à la Ferme ?

La jeune femme secoue la tête. Cette fois, elle semble ne plus pouvoir contenir son émotion. Il est préférable d'arrêter là.

– Merci pour votre témoignage, Aïcha.

Une fois dehors, je me tourne vers Laetitia.

– Cette gamine a du caractère, mais je crains que le drame lui laisse des traces. Allons interroger le directeur.

Axel Ribaud déambule dans le verger, un gobelet de café à la main. Je l'observe tandis que nous marchons vers lui. La quarantaine, le cheveu rare sur un crâne brillant, une moustache blonde, longue et effilée qu'il doit bichonner avec soin, le teint légèrement hâlé. Il est habillé en jean de la tête aux pieds avec un gros ceinturon de cuir marron. Il ne lui manque que le Stetson pour avoir l'air d'un cow-boy. Mais la Ferme n'est pas un ranch, et on n'est pas au Texas. Au moins ici les morts conservent leur scalp. Une jeune femme s'affaire autour de lui pour le réconforter. À notre arrivée, elle s'éclipse.

– Commandant Vicaux et capitaine Roux, brigade criminelle de Paris. Êtes-vous en état de répondre à nos questions ?

– Oui, je crois que ça ira, répond-il d'un ton hésitant en tirant sur sa moustache. Mais je suis encore un peu sous le choc.

– Ça ne devrait pas durer longtemps. Parlez-moi de votre établissement.

– La Ferme Georges-Ville existe depuis 1989, elle porte le nom d'un agronome du xx^e siècle. C'est une exploitation pédagogique gérée selon les principes de l'agriculture biologique. Nous avons des animaux et de nombreux arbres fruitiers ainsi qu'un vaste potager. L'exploitation a pour but de sensibiliser les enfants citadins aux travaux des champs. Cela marche plutôt bien, de nombreuses familles nous rendent visite le week-end et pendant les vacances scolaires.

– À quelle heure fermez-vous les portes au public ?

– À 18 h 30, mais la journée n'est pas terminée. Il y a cinq hectares, c'est du boulot. Sans compter les travaux d'entretien. Il n'est pas rare qu'il y ait

encore du personnel passé 20 heures. Dimanche, je suis parti le dernier. Il devait être 19 heures.

– Avez-vous relevé des traces d’effraction ?

– Non, et la propriété est close. Mais comme nous n’avons jamais subi de vols, l’état des clôtures n’a jamais été notre priorité.

– Disposez-vous de caméras de surveillance ?

– Non. Vous savez, il n’y a pas grand-chose à voler ici. Quelques ordinateurs antédiluviens et du matériel d’exploitation vétuste. Pour vous donner une idée, notre tracteur John Deere a plus de vingt-cinq ans.

– Vous n’avez rien remarqué de particulier ces derniers jours ? Des visiteurs qui, pour une raison ou une autre, auraient attiré votre attention ? demande Laetitia.

– Euh... non, répond le directeur en brossant à nouveau sa moustache du bout des doigts. Avec le retour des aoûttiens, on a eu du monde le week-end dernier. J’avais un collaborateur sur le flanc, alors les animaux ont été soignés un peu rapidement. Pour les cochons, on était en rupture d’approvisionnement. On les nourrit avec des granulés à base de tourteaux, de sons de céréales ou de produits brisés. Dimanche, ils n’ont pas eu leur ration habituelle. On doit être livré seulement cet après-midi. Alors, pour faire la soudure ce matin, la petite Aïcha leur a apporté des pommes du verger. Elles sont encore un peu vertes, mais ça dépanne. Vous connaissez la suite... Pauvre gamine !

– Qui savait que les cochons étaient affamés ?

– Je m’occupe personnellement de la gestion des approvisionnements, et c’est la nouvelle qui distribue les rations.

« La nouvelle » maintenant ? Je t'en foutrais ! Elle a un nom et un prénom. Ce crétin m'agace à tripoter sa moustache, comme si sa personnalité se résu-
mait à son système pileux.

– Des porcs noirs comme ceux que vous élevez, poursuis-je, pourraient-ils se révéler dangereux ou agressifs ?

– Pas du tout, répond Ribaud d'un air espiègle. Ce sont des porcs gascons de type ibérique, nommés « porcs noirs de Bigorre ». La race a disparu des élevages à cause de leur croissance plus lente que celle de leurs congénères de race celtique qui peuplent les élevages intensifs de Bretagne.

Il marque un temps.

– Un de vos collègues m'a dit qu'il ne s'agirait pas d'un accident, mais d'un meurtre. C'est bête à dire, mais cela m'a un peu soulagé. Question responsabilité, vous comprenez. S'il y avait eu un acte de négligence, j'avais toutes les chances de me faire virer. J'ai beau être employé par la Ville de Paris, je ne suis pas fonctionnaire pour autant.

Pas fonctionnaire comme vous, je traduis dans ma tête. Un homme est mort dans des conditions atroces, il y a quelques heures à peine, et ce type pense déjà aux ennuis que cela pourrait lui créer. Je n'ai pas envie de le rassurer.

– L'enquête ne fait que commencer, elle peut réserver des surprises. Combien de personnes travaillent sur l'exploitation ?

– Six avec moi. Aïcha nous a rejoints il y a tout juste une semaine. Alice a en charge les animations pédagogiques et travaille à la Ferme depuis l'ouverture. Brigitte est notre caissière et s'occupe également de la

comptabilité. Deux autres personnes font office d'ouvriers agricoles. Vous voulez peut-être les entendre, mais l'une est en arrêt maladie depuis la fin de la semaine dernière et Alice ne travaille qu'à mi-temps.

– Plus tard. Il nous faut d'abord déterminer comment la victime s'est retrouvée dans l'enclos et l'identifier au plus vite. Et si j'ai bien compris, il y a mille façons de pénétrer ici la nuit venue.

– Je le crains.

– Merci, monsieur Ribaud. Remettez-vous de vos émotions, nous serons sûrement amenés à nous revoir rapidement.

Il n'y a plus qu'à espérer que les analyses de la scientifique fournissent du concret. Sinon, c'est mal barré.

3

En début d'après-midi, toute l'équipe est réunie dans mon bureau. Claude, le procédurier baraqué à la peau métisse qui me décharge d'une bonne partie de la paperasse. Les ordinateurs n'ont pas beaucoup de secrets pour lui – ce qui, au vu de sa cinquantaine bien tapée, a tendance à surprendre ses interlocuteurs.

Deux jeunes pousses de la banlieue, Éric et Shérif, la trentaine, débutent dans le métier. Première affectation. Pour le reste, tout sépare le blond à la coupe et à la carrure de militaire endurci et son pote fluet, qui arbore fièrement des dreadlocks.

Jimmy, le passe-muraille de l'équipe, vient de Vichy où il a d'abord travaillé comme vigile avant de réussir le concours d'entrée de la police nationale. Depuis son arrivée à la brigade il y a deux ans, il ne compte pas ses heures et ne rechigne jamais à mouiller le maillot.

Samira, avec son faux air dilettante, est le contrepoint parfait de Jimmy. Des études de droit, une licence obtenue en prenant son temps, des échecs à de nombreux concours avant que la police, bonne mère, lui offre sa chance. Tout le monde pense qu'elle a été pistonnée pour intégrer le 36. Vrai ou faux, elle

a su se mettre au diapason de l'équipe et plus personne ne remet en cause ses qualités.

Une seule personne manque à l'appel : Jean-Michel Ortega, mon ancien bras droit. Nous travaillons ensemble depuis ma mutation au 36. Ses parents, émigrés espagnols, avaient fui le régime de Franco pour s'installer dans le sud de la France. Issu d'une famille de trois enfants qui tirait le diable par la queue, Jean-Michel a dû quitter prématurément l'école. Mais à force d'efforts et d'opiniâtreté, il a obtenu une licence de droit et est entré dans la police où il a effectué ses classes à Perpignan. Avec les années, il a appris à dompter une nature impétueuse et fière qui ne le prédisposait pas à supporter une hiérarchie. Au fil des mois, un dialogue privilégié s'était instauré entre nous. Mais l'arrivée de Laetitia au grade de capitaine a soulevé de nouvelles tensions. Il y aurait des pages savoureuses à écrire sur les mutations et les promotions dans la police. Un infime tiers de mérite personnel, un tiers bien pesé de piston syndical et une grasse pincée d'ancienneté. Sans oublier, pour corser la sauce, une louche d'ingérence politique. Jean-Michel n'a pas digéré de se retrouver sous la coupe du capitaine Roux. Une femme qui plus est ! Pour l'ombrageux Catalan, ce n'était pas une couleuvre mais un crotale à avaler.

Je laisse à Laetitia le soin de faire le point. Une Chti au parcours atypique, passée par l'enseignement de la philosophie avant d'entrer dans la police. Ses exposés, aussi précis que concis, constituent sa marque de fabrique. Elle les ponctue parfois d'une citation de l'un de ses philosophes préférés. Aujourd'hui elle s'en abstient. Les faits, rien que les faits. Un homme, la soixantaine passée, a été assassiné dans

des conditions épouvantables. Où ? Cela reste à établir. Il serait prématuré d'affirmer qu'il a été tué à la Ferme, ou même à Vincennes. Aucune hypothèse ne peut être écartée.

La priorité est double : localiser le lieu du meurtre et identifier la victime. Nous disposerons de son ADN dès demain, mais je ne me fais aucune illusion. Même avec près de trois millions de profils génétiques recensés, le FNAEG¹ demeure trop souvent un grand muet. J'ai un mauvais pressentiment. Les premières heures d'une enquête s'avèrent parfois déterminantes et aujourd'hui, le roi est nu.

– Bien, Laetitia vous a résumé la situation. Avec toutes les prostituées qui tapinent dans le Bois, il y a des va-et-vient jusqu'à pas d'heure. Avec un peu de chance, le coupable n'est pas passé inaperçu. Claude excepté, vous filez *illico* sur place. Interrogez les putes qui bossent à proximité de la Ferme. Faites également un tour à l'hippodrome en face. La nuit, il y a probablement des vigiles qui font des rondes, ils ont peut-être observé quelque chose d'inhabituel. Retrouvez les fringues de la victime, son meurtrier ne les a peut-être pas emportées. Toi, Claude, tu cherches dans les fichiers des homicides qui ressembleraient à celui-là. Jette également un œil du côté des disparitions et vérifie les antécédents judiciaires des employés de la Ferme. Épluche leurs comptes bancaires et ceux de leurs conjoints. On se bouge, les gars ! Les vacances sont finies.

Hier soir, mon fils était exceptionnellement resté dîner chez moi. Colas est un gaillard qui me dépasse

1. Fichier national automatisé des empreintes génétiques.

déjà de quelques centimètres. Nous partageons les mêmes traits fins, des yeux marron, un regard vif et une tignasse brune qui lui va beaucoup mieux qu'à moi. Avec son style d'ado, jean délavé assorti à ses indispensables Converse, le décoiffé lui confère une nonchalance charmante. De mon côté, je cherche à échapper au laisser-aller si fréquent chez mes collègues.

Domage collatéral de sa visite, mon réfrigérateur est dévasté. Je n'ai pas même une biscotte rassie à tremper dans mon thé. Un détour chez l'épicier s'impose. Miel d'acacia. Confiture de mûres. Thé noir. Conserves et plats surgelés en tout genre. De quoi tenir un siècle. Il y a même du pain, je suis béni. Quand j'ai du temps, j'adore cuisiner, mais cela m'est insupportable après une journée de travail. Ce soir, une bière et une flamenküche décongelée feront parfaitement l'affaire.

Lors de ma mutation à la Crim', Bérénice et moi habitons le XII^e arrondissement. Nous nous étions mariés à la fin de nos études. La jolie Bérénice Poirson, avec ses prunelles espiègles et ses boucles cuivrées, avait fait chavirer plus d'un de mes copains, mais elle avait préféré mes bras aux leurs. Elle était la femme de ma vie... Comment peut-on se farcir la tête de prophéties aussi niaisées ? Comme si les sentiments étaient taillés dans du granit. À vingt ans, je n'étais pas suffisamment fin connaisseur de Racine pour savoir que les amours de Bérénice étaient voués à l'échec. Nous nous connaissions depuis toujours, à tel point que ni l'un ni l'autre n'étions capables d'évoquer notre première rencontre. Même école maternelle. Même collègue. Même lycée. Même classe parfois. Aussi loin que remonte ma mémoire, elle me restitue des

images de cette bourrique. Bérénice avec ses nattes. Bérénice avec de longs cheveux dans le dos ou les cheveux bouclés. Bérénice à bicyclette. Bérénice à la messe. Toujours Bérénice. Après douze ans de vie commune, elle me jeta au visage qu'elle ne se satisfaisait plus de son « existence trop étriquée », selon sa délicate expression. Restait le divorce et ses promesses de liberté. Bien que Bérénice reconnût ses torts, la juge m'octroya le minimum syndical pour voir Colas grandir. « Père insuffisamment disponible pour l'éducation de son fils », m'assena-t-elle. Je me pourris la vie à traquer des criminels de jour et de nuit, et on m'en faisait le reproche ! Il me fallut du temps pour accepter cette injustice, pour me reconstruire. Pour admettre qu'il n'y avait pas d'autre issue.

Après notre séparation, je me suis installé à Vincennes. Dans un F3, afin que mon fils dispose d'une chambre à lui. Les premiers mois, il m'arrivait d'installer un bol sur la table du petit-déjeuner pour évoquer sa présence matinale. Je n'en suis plus là maintenant, mais il me manque terriblement. L'appartement est situé à une encablure du zoo et du château, à proximité d'une station de métro de la ligne 12, rue des Vignerons. Cet emplacement me coûte la peau des fesses. Ma candidature n'aurait d'ailleurs jamais dû être retenue. Mais l'idée d'avoir un policier dans son immeuble avait rassuré ma propriétaire, une comédienne à la retraite, et finalement emporté son assentiment.

L'appartement est moderne, spacieux et lumineux. Son aménagement est longtemps demeuré sommaire et spartiate, jusqu'à l'irruption dans ma vie de la fille d'un antiquaire, Anne. Elle a amélioré la décoration

en compromettant sérieusement l'état de mes finances après plusieurs week-ends passés à chiner aux Puces et à l'hôtel Drouot. Elle a même réussi à me faire accrocher des tableaux aux murs, ce que je croyais réservé à d'autres que moi.

Je revois l'enclos à cochons – un lieu à vous faire perdre tout espoir en l'humanité – et les restes de ce pauvre diable. Insoutenable. Je pense aussi à Aïcha. Sale journée. Du temps lui sera nécessaire pour oublier et retrouver une vie normale.

4

Certains flics prétendent se rendre à l'Institut médico-légal sans éprouver de malaise. Des conneries ! On se fait à tout, mais pas à la mort. Enfin moi, je ne m'y fais pas. Je me remémore souvent ma première autopsie. Je venais d'être affecté à Nancy. Une vieille dame avait été poussée dans les escaliers par son mari qui ne supportait plus ses jérémiades. Ils étaient pourtant sur le point de célébrer leurs noces de diamant ! L'homme, rongé par le remords, avait fini pendu dans sa cellule. Combien de fois, depuis, la vue de cages thoraciques découpées puis hâtivement recousues a troublé mon sommeil ? Quand elle ne l'a pas chassé ou peuplé de visions morbides.

Seule mon amitié avec le médecin légiste, Dominique Huriet, rend ces visites plus sereines. Nous sommes nés la même année, à deux jours d'intervalle, et avons divorcé en même temps. Ça crée des liens. Après une soirée bien arrosée, Huriet m'a confié avoir suivi des études de médecine pour faire plaisir à son père. Jamais il n'avait eu le courage de l'affronter ni de le décevoir. Jamais ce fils docile ne lui avait expliqué qu'il ne supportait pas de voir les



Merci d'avoir choisi ce livre
des **Éditions de La Martinière**.

Nous espérons que votre lecture vous a plu.

Vous pouvez nous retrouver sur Facebook et Instagram.
Et pour être informé(e) en avant-première des prochaines parutions de l'auteur, recevoir d'autres idées de livres à découvrir, des jeux-concours ou des extraits en avant-première, vous pouvez nous laisser votre adresse e-mail sur cette adresse web : bit.ly/martiniere

En espérant vous retrouver bientôt en compagnie d'autres personnages, pour partager leur vie et leur univers.

L'équipe des Éditions de La Martinière Littérature